

ALSA : Le refuge de la dernière chance



Jordan et Davis, un matin, à la permanence. PHOTO DNA – M.M.

L'**ALSA** accueille tout le monde. Ceux qui ne savent plus où aller, ceux qu'on refuserait ailleurs. Des hommes surtout, toxicomanes, psychologiquement malades, isolés, peu éloignés de la violence, sous protection judiciaire... Elle est l'association du territoire qui a le plus bas seuil d'admission, et le plus haut seuil de tolérance.

D'autre part, elle s'interdit d'exclure : il est parfois impossible qu'une personne continue à loger à un endroit, en particulier en collectif ; une solution alternative lui est obligatoirement proposée.

Un lit pour les clochards

C'est en 1971, que deux lycéens post-soixante-huitards, qui ne voulaient plus que les plus pauvres des Mulhousiens dorment dans le froid, ont sollicité le conseil municipal. L'**ASA**, l'ancêtre d'**ALSA** était lancée. Le premier abri de nuit de Mulhouse allait naître rue de la Mer Rouge... Ouvert en novembre dès la troisième nuit de gel, jusqu'au 15 mars, de 19 h à 7 h 30, ceux qu'on appelait encore les clochards y trouvaient un lit, une douche, de la soupe, du pain et du café. Les bénévoles étaient des cadres, chefs d'entreprises, issus d'autres associations, comme le Rotary, le Lions club, le CCFD...

En 1988, avec la création du Revenu Minimum d'Insertion, **ASA** obtient l'agrément pour distribuer l'argent aux bénéficiaires du RMI ; enfin en 1994, avec la création de l'Aide au Logement Temporaire, l'**ASA** devient l'**ALSA** et ouvre 140 logements « taudis » à Mulhouse.

Chantiers d'insertion

En 1998, l'**ALSA** arrête l'abri de nuit, mais la maraude prend de l'ampleur. Quasiment toutes les nuits, une psychologue et un salarié sillonnent les rues de Mulhouse pour apporter du réconfort et de l'espoir aux personnes sans domicile fixe, avec une boisson chaude (lire ci-contre).

Aujourd'hui, l'**ALSA** propose 120 logements, tous aux normes de décence ; et s'est développée dans d'autres secteurs comme les maisons relais, au nombre de quatre proposant 90 logements.

Depuis 2004, l'association s'est professionnalisée et l'effectif comprend 36 salariés permanents et 40 salariés en contrat d'insertion qui travaillent sur quatre métiers : le second œuvre bâtiment, le nettoyage, la manutention et le magasinage, et la restauration sociale. Le restaurant social rue de Strasbourg est resté ouvert toute l'année et a servi en moyenne 70 repas aux personnes orientées par le 115 ; sans parler des repas livrés aux différents sites d'**ALSA**, soit plus de 44 350 repas en 2014.

Leur permettre d'exister

« C'est quelque chose de très cohérent ; l'idée qu'il y a autre chose que le travail qui peut faire du sens. Or beaucoup n'y ont plus accès, une masse importante de gens qui n'aurait alors plus d'utilité ! », s'insurge Jean-Luc Sutter, le directeur d'**ALSA**. « Je me bats pour que les gens aient une place. Mon travail n'est pas de

changer le monde ; mais de permettre aux gens qui sont là et qui vont mal, de tenir, d'avoir une accroche, une reconnaissance sociale, avec l'appui de l'association. On veut seulement leur permettre d'exister », dit-il.

Les personnes qu'ALSA a en charge sont surtout des hommes, toxicomanes ou souffrant de maladies psychologiques ; des personnes isolées, bénéficiaires du RSA ou de l'allocation adultes handicapés, parfois sous protection judiciaire... 10 % sont là depuis dix ans, « c'est qu'ils survivent », positive Jean-Luc Sutter ; 10 % ont plus de 60 ans, « alors qu'auparavant, ils mourraient plus jeunes », tempère-t-il encore.

Davis, 42 ans, est arrivé à l'ALSA, par le bouche-à-oreille. « On m'a dit qu'on était bien accueilli ici, et c'est vrai ; on trouve ce dont on a le plus besoin : un logement ; et de quoi remplir le frigo ! », explique-t-il.

Chez l'ALSA depuis trois ans, Davis habite dans un studio place Franklin, après avoir vécu quelque temps du côté du Kinépolis après que ses parents soient décédés. « Ici, il y a toujours une épaule, quelqu'un à qui parler, qui nous aide », dit-il en faisant référence à la permanence matinale au siège de l'association. Il ne travaille pas et s'occupait auparavant de sa maman diabétique. « Je ne vais pas me plaindre, il y a plein de gens pour qui c'est pire que moi... »

Pas pour toujours

Pour Jordan, 21 ans, qui s'est retrouvé à la rue du jour au lendemain, l'ALSA a aussi été comme une bouée de sauvetage. Mais lui ne se voit pas là pour toujours : « C'est ponctuel, je sais que je peux avoir quelque chose. »